

LE MADAWASKA

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection. — J. Novicow.

Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie. — Jean Dorat.

LA Langue Française

(Suite)

B) Langue et Nationalité

M. Henri Bourassa disait en 1912: "Le jour où nous aurions perdu notre langue, nous serions peut-être des Anglais médiocres, des Écossais passables ou de mauvais Irlandais, mais nous ne serions plus de véritables Canadiens." Ce jour-là, notre peuple ne serait certainement plus français.

La langue n'est-elle pas le signe authentique d'une race vivante? C'est par elle qu'un peuple manifeste ses aptitudes et traduit sa vigueur morale et intellectuelle. La langue est le véhicule de la pensée; elle proclame les aspirations et les vouloirs. Qui renonce à sa langue, renonce à son originalité, détruit l'intégrité de son âme, rend son passé et aliène son avenir. Un peuple qui abdique sa langue se raye lui-même de la liste des groupes ethniques distincts.

Les Canadiens français sont une variété dans la grande famille française. Descendants des découvreurs, des pionniers de la Nouvelle-France, ils sont les continuateurs des apôtres du Canada et de l'Amérique. Pourraient-ils abdiquer la langue française sans écarter de leur pays la civilisation catholique et française, sans déchirer les plus belles pages de l'histoire canadienne? N'abandonneraient-ils pas un héritage sacré qu'ils devraient transmettre, sinon augmenté, du moins intact, aux générations de demain? En abdiquant sa langue, notre peuple vendrait une épave quelconque qui surnage un instant sur la vague assimilatrice et sombre bientôt dans le grand tout d'un autre nation, d'une civilisation étrangère.

La langue maternelle est l'indice certain d'un peuple qui vit; elle est de plus l'agent de liaison le plus puissant entre les fils d'une même race. Les conquérants ont si bien pressenti l'importance de ce lien moral que pour s'assimiler les peuples soumis, ils n'ont pas trouvé de moyen plus efficace que la substitution, par la force ou par l'école, de leur propre langue à celle des vaincus. C'est que le parler maternel entretient et intensifie les points de contact déjà existants dans le caractère intellectuel et moral de ceux qui le parlent. Anéantir l'idiome d'un peuple, c'est désunir les âmes, isoler les esprits, et détacher les cœurs.

Quand on songe à la situation particulièrement difficile du peuple canadien-français, faible rameau tombé du grand arbre français, jeté par la conquête dans un milieu fortement anglais, fractionné sous la pression des agents les plus divers, éparpillé sur l'immense terre d'Amérique, l'on comprend davantage l'importance et la nécessité d'un principe de cohésion qui rapproche les unités éparées, d'un lien imprévisible qui tienne groupés en un corps social vigoureux tous les Canadiens français. Ce principe de cohésion, la langue française nous le fournit; elle nous donne ce lien moral nécessaire.

Dans notre pays où tant de problèmes sollicitent les esprits, où tant d'intérêts s'entre-choquent et se brisent, où tant de directions se formulent et se heurtent, les Canadiens français ont besoin d'un esprit national qui oriente leurs activités, traduise leurs aspirations et manifeste aux autres peuples l'idéal de leur vie.

Ce qui nous manque le plus en ce moment décisif de notre vie comme peuple distinct, c'est l'esprit de solidarité nationale. Si la brutalité ou l'ignorance ont foulé aux pieds tant de nos droits, si une majorité puissante a pu tabler sur notre faiblesse et nos lâchetés, pour écraser nos revendications, si elle méprise encore impunément nos revendications, c'est que nous n'avons pas encore une façon de sentir commune à toute notre race, une manière propre à tout notre peuple d'être affecté et impressionné, de se passionner et de répondre à certaines idées bien définies, de vibrer à des sentiments bien précis.

Seule, notre langue, aimée passionnément et parlée fièrement, peut développer chez nous l'esprit de solidarité nationale et nous forger un esprit national conforme au type de français que nous sommes par nos ancêtres et de canadiens français catholiques que nous devons rester; si nous prenons enfin et gardons la résolution de vivre.

(A Suivre)



Chanteurs Anglais en Tournée au Canada

Ces jeunes garçons, qui font partie de la chorale de l'Abbaye de Westminster, de Londres, font actuellement, avec un groupe de chanteurs de la chapelle royale de Windsor, une tournée au Canada, donnant des concerts dans les principales villes du pays. Ils ont chanté à Montréal samedi et dimanche, 26 et 27 février, et à Saint-Jacques, samedi, 28 février. Ces chanteurs sont accompagnés de M. Sydney H. Nicholson, organiste de l'abbaye de Westminster et de Dr.

VARIÉTÉS

LES PROGRES DU NARCOTISME

S'il y a peu d'excuses possibles pour l'intempérance, il ne semble pas en exister du tout pour l'abus des narcotiques. Il est peu flatteur pour l'espèce humaine qu'on puisse relever un aussi grand nombre d'individus, assez faibles pour se laisser aller à fumer l'opium ou se faire des piqûres de morphine et autres drogues semblables. On a dit: "Qui a bu boire!" mais il est de fait que si les ivrognes invétérés éprouvent peu à peu un tel besoin de boire qu'ils deviennent nerveux et presque malades quand ils sont privés d'alcool, il est malheureusement sûr que, dans le cas des narcotiques, cet état de choses est bien pire; une fois habitués à l'opium ou à la morphine, les sujets affectés souffrent de véritables tortures lorsqu'il leur devient impossible de satisfaire leur passion. On est donc en présence d'un cercle vicieux, et cela explique que le nombre des incurables soit infiniment plus élevé parmi les adeptes des narcotiques que parmi ceux de l'alcool. Il a été calculé qu'aux États-Unis, sur une population d'environ 106 millions, on compte 4 millions de personnes employant les narcotiques, et un million de gens absolument esclaves de ces poisons. D'après les études des experts, la dépense de ces catégories de morphinomanes, etc., dépense en moyenne 61 dollars par tête annuellement pour se

coles d'où notre langue sera excluse.

Est-ce juste? La vérité creve les yeux, elle nous démontre le peu de considération que nous devons avoir à un certain point de vue pour quelques personnages neurs qui encore, sur les décombres de notre déchéance voulue par eux, grandiraient vainement leur prestige vis-à-vis des leurs, uniquement pour essayer mieux le pouvoir d'une race étrangère et qui n'a d'américaine que le nom qu'elle se donne.

Nous ne voulons pas, nous ne voudrions jamais perdre notre langue et ensuite notre foi comme ce peuple dont l'effectif devrait compter 40 millions de catholiques et qui n'en compte n'us qu'une quinzaine au plus.

Quelques-uns des nôtres, hélas! se fourvoient, se laissent circonvenir. Prête à tout partout aveuglement, une question de finances devient chez eux une question de dogme.

O vous du Canada, qui possédez la puissance là où elle vous appartient, gardez-la, conservez-la. La courtoisie française ne doit pas aller au delà du raisonnable.

Tout le monde, l'espère, me comprend lorsqu'il dit ces paroles. Le rachet de ce que nous concédons mollement coûte trop cher ensuite. Il faut des missionnaires chez nous dans le moment où nous ne faisons que nous en faire un jeu. Il faut au moins la sympathie de ceux qui sont nos frères.

PETITE ANNONCE

Nous reproduisons du "Devoir" de Montréal, le trait suivant: "On pouvait lire, il y a quelques jours dans le Star de Montréal, colonnes des petites annonces, ceci: "On demande un jeune homme sténographe, pour Toronto emploi dans une fabrique de premier ordre; doit être un jeune homme de bonne apparence, capable de lire et d'écrire le Québec Français. S'adresser à Casier 255-bureau du Star." Cela a tout fait autant de bon sens que si on lisait dans le Times de Londres: "Une maison commerciale à Londres a besoin d'une jeune femme recommandable pour correspondre avec Toronto. Doit savoir lire et écrire le Toronto English. Ceci serait encore moins stupide que cela. Le mal, c'est qu'on s'en soit pas encore avisé à Toronto." G. P.

MENTALITÉ

On se demande de ce temps-ci si ce mot est français. Paul Bourget l'emploie à vingt endroits différents de son dernier roman. Nos actes nous suivent. Mais cela n'est pas une autorité affirmée, on bien Bourget est académicien. Il a tant usé et abusé jadis de tournures de mots anglais, "Hemi d'Arles", chez nous, combat l'emploi de mentalité. Ce n'est pas du français, dit-il, "c'est un barbarisme." Un auteur tout aussi sérieux et pour le moins aussi distingué, Louis Dantin, écrit dans le dernier numéro de l'Avant du Nord: "Quoi qu'on en puisse dire, le mot mentalité est de pure origine latine et de dérivation très normale. C'est un de ces vocables de seconde venue ayant passé par le latin du Moyen Âge. Mais des milliers d'autres mots admis en sont là, Fatalité, réalité, fragilité, cordialité; tous de bons mots français qui ont figuré dans du Cange avant de trôner au recueil des Immortels. Mais, dit-on, puisque mens appartient à la même déclinaison que gens, gentia, au lieu de mentalité on devrait avoir logiquement mentilité comme il y a gentilité. Pas du tout; mens, mortis, qui est de la même descendance, forme mortalité, non mortilité. Et la raison en est que les substantifs de cette sorte ne dérivent pas tout droit du nom primitif, mais de l'adjectif correspondant. Légatité, moralité, ne viennent pas de legis, mortis, mais de legalis, moralis. Mens a formé d'abord mental, mentalement; il est absolument logique qu'il ait créé mentalité et l'on peut s'étonner qu'il ait attendu si longtemps. Que dire enfin de la répugnance euphonique que M. d'Arles y trouve? En quoi mentalité est-il pire que neutralité, brutalité et le reste?... Affirmons en tout cas qu'il n'y a ni dogme, ni autorité dernière en philologie, que tout mot ne peut être jugé à sa qualité intrinsèque et qu'il est puéri d'en appeler la-dessus à l'Académie instaurable."

LES NOTRES

Parlant de la condition des Franco-Américains dans le Nouveau-Monde, le Dr. Sainte-Marie déclare ce qui suit: "La condition des Franco-Américains dans les États de la Nouvelle-Angleterre n'est pas encore les éléments les plus favorables de leur vitalité, demandée des ménagements de la part de leurs frères Canadiens qui leur sont demeurés sympathiques et de l'action ferme et digne de leur part, dans les circonstances actuelles."

Nous, les Franco-Américains, sous le drapeau de la grande République qui nous protège, nous pouvons jouir de la liberté de langue et de croyance.

Nous sommes attachés à la foi en Dieu comme vous l'êtes vous-mêmes; nous sommes attachés à vous et à la France encore par le langage que nous désirons toujours parler.

Or, un clan étranger qui nous souffert comme nos ennemis et nous-mêmes aucune des misères et des luttes qui nous paraissent nos privilèges spéciaux, à condition de ne pas les laisser tomber ou s'évanouir — un certain claudisme, est en train par une influence acquise par le nombre, l'argent et la politique, de nous spolier de ces privilèges. On empêche des vocations chez les nôtres qui ne sont pas près de s'assimiler, on divertit de nos agents douanes de bonne foi pour nos œuvres particulières afin de construire des

(Le Devoir)

La lumière rouge fait pousser les plantes plus rapidement d'après un savant américain.

En 1924 on a coupé aux États-Unis 37 milliards de pieds de bois.

LE THÉ VERT "SALADA"

De beaucoup supérieur à tous les thés verts.

Le LAIT "NESTLÉ"

Comment aux plus fines pâtisseries.

Central Cash Store

5c-10c-15c à \$1.00

JOS. DAVID, prop.
Edmundston, N.B.

Sur demande de plusieurs de nos clients, nous offrons de nouveau, pour samedi seulement

200 TAPIS EN PRELARTS

Grandeur 18" x 36", valant 25c pour

13c.